

LE COUP DE BILL'ART
DU SOIRLe cinquième
élément

Par Kader Bakou

De temps en temps, les médias parlent d'un «5^e Beatle». Pour certains, c'est Pete Best, batteur du groupe de 1960 à 1962, avant d'être remplacé par Ringo Starr, au moment même où le succès arrive. Jusqu'à aujourd'hui, ils rappellent que c'est au Casbah-club de Mona la mère de Pete Best, que John Lennon, Paul McCartney et George Harrison ont commencé leur carrière. Pour d'autres, «le 5^e Beatle», c'est Stuart Sutcliffe qui fut bassiste des Beatles de 1960 jusqu'à sa mort en 1962. Beaucoup voient en Brian Epstein un «5^e Beatle» car c'est lui qui avait réussi à avoir une audition par George Martin chez EMI en 1962, débouchant sur un contrat d'enregistrement, premier pas vers la «beatlemania». Justement, certains voient en le producteur George Martin, le «5^e Beatle», car c'est lui qui avait engagé le groupe sur le label Parlophone, division d'EMI, et jusqu'à la fin de la carrière des Fab Four, il les a accompagnés dans leurs enregistrements. A la longue liste, on pourrait ajouter Eric Clapton qui a participé à l'enregistrement de la chanson *While My Guitar Gently Weeps*, Ravi Shankar qui a eu une influence sur certaines chansons ou Billy Preston qui a accompagné les Beatles dans des morceaux comme *Get Back* ou *I've Got a Feeling*.

Le mystère du «5e élément» des Beatles, c'est un peu celui du fameux film de Luc Besson, sur un groupe d'extra-terrestres qui vient sur la planète Terre afin de récupérer quatre pierres représentant les quatre éléments de la vie.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

En librairie

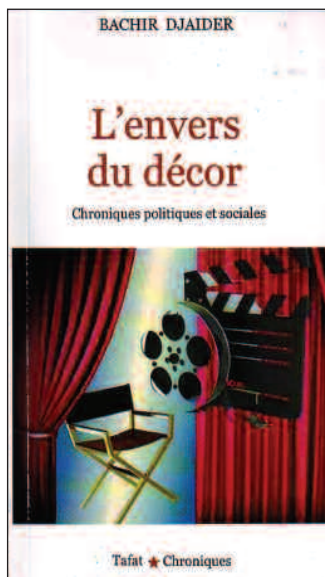
lesoirculture@lesoirdalgerie.com

L'ENVERS DU DÉCOR DE BACHIR DJAÏDER

Miroirs aux alouettes et masques d'imposture

Dans ces «chroniques politiques et sociales», rassemblées sous le titre générique L'envers du décor, Bachir Djaïder croque la planète Algérie considérée comme un théâtre. Où le lecteur découvre un décor en trompe-l'œil.

Resté dans la coulisse, sa position lui permet en effet de voir tout ce qui n'est pas visible de la salle. Il y a là exactement vingt-deux situations et intrigues scéniques (chroniques) qu'aucun manteau d'Arlequin ne peut dissimuler en partie. Place donc au théâtre comique, mais celui qui fait découvrir en même temps l'envers des choses, c'est-à-dire ce qui n'apparaît pas d'abord. Dans une satire des tares et des travers des dirigeants politiques, intitulée «Silence, ça tourne !», le chroniqueur rappelle pourquoi le spectateur a avantage à se tenir derrière les décors. «Le gouvernement algérien continue à jouer son rôle comme au cinéma, obtempérant à un scénario concocté avec un soin jaloux par des scénaristes dont on ignore l'identité. Mais peu importe, ce qui intéresse les téléspectateurs ce sont les acteurs. Ces comédiens de péplums s'acclimatent à toutes les situations et à toutes les circonstances. De ce côté, on est bien servi», entame-t-il son sujet. Il présente ensuite certains acteurs et actrices bien en vue. Après le bêtisier, cette chute ironique qui se veut aussi un conseil : «Ce navet ne risque pas de rafler des oscars à moins qu'un Fennec d'or ne leur soit remis en guise de soutien et de congratulation par un ancien cabo-



tin de la maison. Pour le moment, chers téléspectateurs, vaut mieux zapper !» Ah, ces chers politiciens qui s'ingénient à embrouiller le dessous compliqué des affaires ! «En voilà une blague, la politique !» disait le romancier Emile Zola. Bachir Djaïder a assurément fait sienne pareille formule lapidaire. Et parce que la représentation est un bide, un four complet, il a recours à l'humour et à la satire, amusés ou féroces, le ton étant souvent ironique jusqu'à l'impertinence. Cette forme d'esprit (l'humour), il l'utilise pour mieux mettre en relief tout ce qu'il dénonce dans son pamphlet : la bêtise crasse, les anachronismes, les excentricités, les aberrations, les maux du système politique et du corps social. Délibérément chargée, la caricature souligne, ici, combien «les héros sont les libertés prises au piège, comme nous tous» (Sartre). «Je spéculé des yeux, je médite et je tourne les pouces», réagit l'auteur. L'action de se replier sur soi, de se rétracter comme pour se défendre,

préserver sa personnalité est provoquée par le «leurre du politique» (titre d'une chronique). Nulle autre alternative, car «devant l'ambivalence du discours politique, les gouvernés n'ont d'autres choix que de faire le zapping permanent du politique».

A la fin du diagnostic, une drôle de chute, à bien méditer : «Un vieux dicton dit : «Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait».» C'est valable sous d'autres cieux, mais en Algérie, on peut inverser la donne et dire : «Si jeunesse pouvait, si vieillesse savait.» Artifices et illusions du trompe-l'œil, y compris dans l'«odieux-visuel» où la «politicaillerie» des «mal-lunés» a accouché «de quelques nouvelles chaînes de télévision, privées selon les dires», mais qui «ne sont qu'une réplique de l'orpheline, relayant des interviews en boucle pour fermer la boucle. Une «radio-trottoir» typique».

La bizarrerie, c'est de «zapper d'une orpheline à l'autre» alors que, aujourd'hui, «à l'ère du numérique et de l'internet, l'information se propage comme l'air dans l'atmosphère».

L'explication à cette politique de l'autruche : «La peur de l'ogre, subversif, qu'est l'audiovisuel donne des sueurs froides aux dirigeants valétudinaires. Atteints de paranoïa, les portes sont verrouillées, cadenassées et renforcées par des épars. Même l'œil-de-bœuf est colmaté...»

Non, Bachir Djaïder n'est pas un pessimiste de la plume, ni l'aigri qui voit tout en noir. S'il montre de l'irrévérence, usant de cet humour plein de finesse impertinente qu'est le sien, c'est d'abord pour opérer un «retour vers le futur». Autrement dit, «dénoncer pour ne pas renoncer à sa liberté». Avec cette forme de résistance, précise-t-il dans une autre chronique, «même

si nos pensées vont au futur, nous devons conjuguer nos idées au présent tout en n'omettant pas d'où on vient. Notre passé». Le lecteur aura plaisir à découvrir et à goûter ses chroniques, une pièce théâtrale en actes divers et où le comique et le tragique se mêlent. Parmi les personnages en représentation, «les fous de Dieu» et dont les «pensées sont tissées dans un discours de haine, d'inimitié et où l'amour de l'autre est proscrit à jamais». À l'évidence, rappelle l'auteur, «au monde des intégristes, le soleil ne brille pas, le printemps n'existe pas». Dans cette dernière chronique intitulée «L'empire des loups», il conclut par ce commentaire d'une brûlante actualité : «Le sensationnel de bas étage exhibé haut et fort sans vergogne, dont certains médias au service des monarchies du Golfe, faisant l'apologie du nouveau mode sociétal constitue une menace pour la stabilité des pays, déjà sur le fil du rasoir. Des concessions avec métagage arrangent les thuriféraires de crainte de se voir exclus du Panthéon. De tels acoquinements ne peuvent être que le fruit d'une profonde abjection où le culte d'égoïsme bat son plein.» Déjà auteur d'un premier recueil de poésie (*L'écume des rêves*, Tafat éditions 2013), Bachir Djaïder confirme son talent d'écrivain dans ce deuxième recueil de chroniques. Son prochain texte littéraire est attendu avec impatience.

Hocine Tamou

Bachir Djaïder, *L'envers du décor. Chroniques politiques et sociales*, Tafat éditions 2014, 86 pages, 250 DA.

CULTURE SAHRAOUIE

Le divorce pas comme les autres peuples

A la différence des autres nations africaines, la culture sahraouie a sa propre manière, très particulière, de rompre les liens sacrés du mariage !

Le divorce est très fréquent chez les Sahraouis. C'est même le plus souvent, la femme qui le demande et elle l'obtient facilement. Loin de la dévaloriser, le divorce valorise la femme sahraouie. En réalité la femme sahraouie, plus elle se marie, divorce puis se remarie, plus sa cote augmente auprès des hommes.

Pour cela, tout un code culturel se tisse autour du divorce qui privilégie largement la femme. D'abord une cérémonie est organisée par la famille du mari pour célébrer le divorce et le départ de la femme. Ensuite, elle est reçue par sa famille lors d'une fête de bienvenue appelée «tahrache». Cette fête de réception de la dame divorcée est accompa-

gnée par des batteurs de tambours, des jubilations et des applaudissements de femmes, dans le but de faire remonter le moral à la dame divorcée et la soutenir dans sa décision de divorcer de son mari et cela est une coutume ancienne au Sahara pour aider la dame divorcée à surmonter sa peine et à intégrer de nouveau son milieu familial.

A la fin de la fête, la femme divorcée accorde une danse d'adieu à tous ceux qui sont venus pour l'épauler, afin que d'autres hommes puissent demander sa main et qu'elle choisisse celui avec lequel elle va recommencer une vie conjugale. Même si le divorce est le résultat des deux, chez les Sahraouis, c'est généralement la femme qui le demande.

Le divorce n'est pas un événement négatif. Il est simplement considéré comme la rupture du contrat de mariage.

Les relations d'amitié, entre personnes divorcées, loin d'être rompues, sont au contraire entretenues à vie. Néanmoins, la polygamie est une pratique interdite dans la culture sahraouie. L'homme sahraoui peut rece-

voir son ex-femme à tout moment sans aucun problème. Les enfants issus de divers mariages continueront à se fréquenter dans ce cercle familial élargi. Ils fonctionneront comme une famille normale car les liens du sang sont très forts chez les Sahraouis et ne sont jamais rompus par des problèmes familiaux.

Nadia Medjdoub

Naissance du premier enfant

Le 3^e jour après la naissance de l'enfant, une cérémonie se déroule chez les parents de la mère. Ensuite le 7^e jour, une grande fête est organisée, en l'honneur de l'enfant en présence de toute la famille et des amis. En cette occasion, même les étrangers sont les bienvenus pour célébrer la naissance de l'héritier du nom. Ce jour-là, la mère choisit le nom de son enfant, tiré au sort, parmi trois noms proposés par les membres de la famille.

Seulement, si dans l'entourage immédiat de l'enfant, une personne exprime sa prédilection pour un prénom, celui-ci est adopté sans contestation.

La maman devra, par la suite, attendre 40 jours pour retourner au foyer conjugal avec l'enfant. C'est le temps qu'il lui faut pour reprendre des forces et pouvoir s'occuper de son enfant et ses obligations au quotidien.

N. M.

Actucult

LIBRAIRIE LA RENAISSANCE (NIVEAU 112, RIADH EL-FETH, EL-MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 10 septembre de 9h à 20h : En collaboration avec l'Office Riad El Feth, la librairie la Renaissance organise une foire du livre, durant les vacances d'été. Cette foire vise un large public (médecine, littérature et technique, informatique, architecture, etc.) et est enrichie par des livres pour enfants (contes,

livres d'activités et d'apprentissage, livres parascolaires pour tous les niveaux.
THÉÂTRE DE VERDURE CASIF DE SIDI-FREDJ (ALGER)
Lundi 10 août à 22h30 : Concerts de Mohamed Rebah, Nouredine Debiane, Hakim Halaka et Samira l'Oranaise.
Mardi 11 août à 22h30 : Concert de cheb Khaled.
Mercredi 12 août à 22h30 : Concerts de

Souad Halima, Ammar Ourabeh, Zahi Cheraiti et cheb Mahfoud.
Jedi 13 août à 22h30 : Concerts de cheb Nacim, Alilou, Omar Mamach et cheb Anouar.
Vendredi 14 août à 22h30 : Concerts de Bariza, Dadou Phénomène, Abdellah Marseille et Abd El Waheb Elbachari.
Samedi 15 août à 22h30 : Concerts des groupes Raïna Raï et D'zaïr.

COMPLEXE CULTUREL ABDELWAHAB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)
Jusqu'au 15 août : Exposition de peinture «Lumières du Sud» de Salim Bouhali.
GALERIE D'ART ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Lundi 10 août : Exposition de l'artiste Hachemi Ameur, sous le thème : «Anamorphoses et certitudes.»